

# Prunelle et la bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier \*

par Mme Pauline FONTAINE-LEVENT

Clément-Victor-Gabriel Prunelle, né en 1777 à La Tour-du-Pin, fils de médecin, fit sa médecine à Montpellier pendant les quelques années où l'ancienne université médiévale, abolie par la Révolution, avait fait place à une école de santé militaire. C'est d'ailleurs comme médecin militaire qu'il commença sa carrière, dans les armées de Bonaparte.

En même temps, son amour des livres et ses connaissances bibliophiliques l'avaient amené à passer un concours d'aide-bibliothécaire et à exercer ces fonctions d'abord à la bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier, puis à Paris, à la Bibliothèque nationale.

Il n'est donc pas étonnant qu'il ait attiré l'attention de Chaptal qui fut son professeur à Montpellier et apprécia ses qualités. Aussi, il pensa à lui pour une importante mission culturelle qui devait avoir de grandes conséquences. Cette mission s'inscrit dans une réorganisation culturelle de la France, au sortir de la tourmente révolutionnaire. Les biens d'Eglise avaient été confisqués, les biens des émigrés aussi, et aussi ceux de beaucoup de nobles guillotins. Tout cela, devenu « biens nationaux », avait été vendu et dispersé de diverses façons ; c'était assez facile pour les terres, les châteaux, les meubles, les objets... Mais les livres ?

Beaucoup avaient été sauvés par les municipalités, et c'est là l'origine des beaux fonds anciens de nos bibliothèques municipales. Il y avait eu aussi la création des « écoles centrales d'enseignement », créées par la Révolution, puis supprimées, où on avait placé beaucoup de livres. Néanmoins, beaucoup

---

\* Communication présentée aux Journées Prunelle, Montpellier, octobre 1978.

étaient plus ou moins abandonnés, livrés aux rats et à la poussière dans des greniers, des hangars, des locaux plus ou moins délaissés. Dès 1794, la Convention s'en était inquiétée et avait institué une commission spéciale pour sauvegarder ces richesses. Le célèbre Alexandre Lenoir et le libraire Barbier avaient déjà réuni beaucoup de trésors des dépôts parisiens. Chaptal continue donc dans cette voie par la création des Dépôts littéraires de province, en divers points du pays, avec un corps de fonctionnaires pour les administrer.

Dans un second temps, l'objectif était de faire un choix des ouvrages les plus précieux, manuscrits, éditions rares, pour en constituer ce que nous appellerions maintenant une « Réserve », mais une Réserve à l'échelon national. C'est là que s'inscrit la mission de Prunelle.

Cette mission, qui nous est bien connue par la correspondance de Prunelle, commence en 1801 et durera jusqu'en 1806. Plusieurs faits très nets se dégagent de cette correspondance.

Tout d'abord, ces livres ont été *achetés* par Prunelle et payés par lui sur les fonds d'Etat fournis par le ministère de l'Intérieur. On ne peut donc parler de spoliation, encore moins de vol.

Ensuite, ces ouvrages devaient être acheminés à diverses bibliothèques et non pas uniquement à la Bibliothèque impériale : plusieurs bibliothèques de Paris, et aussi la Bibliothèque de Montpellier. Il n'y a donc pas détournement de la part de Prunelle, mais plein accord avec Chaptal, ministre de l'Intérieur. Que Prunelle et Chaptal soient Montpelliérains, qu'ils aient tous les deux une tendresse de cœur pour cette école, c'est l'évidence. Mais il n'y a rien de clandestin dans cette affaire.

Dès les débuts du travail de Prunelle, les oppositions apparaissent : les directeurs des Dépôts littéraires protestent, résistent, les caisses préparées par Prunelle ne partent pas. Prunelle se plaint à son tour, obtient les pleins pouvoirs, surveille de près les expéditions, fait contrôler les arrivées à Montpellier. L'atmosphère est très tendue.

Mais en septembre 1804, Chaptal se retire du poste de ministre de l'Intérieur. Prunelle en est consterné. Il sent bien que c'est la fin de cette mission à laquelle il s'est entièrement consacré. En effet, ce travail ne se poursuit qu'au ralenti et se termine en juin 1806. Désormais, Prunelle rentre à Montpellier, reprend sa place à la Bibliothèque qu'il a si bien servie déjà et y passera encore douze ans. Il est nommé également professeur d'Histoire de la médecine et de médecine légale, chaire qu'il occupa de la manière la plus remarquable. Il laisse un nom à la fois comme professeur et comme bibliothécaire à Montpellier.

Naturellement, cette mission et le principe même de cette mission nous choquent beaucoup aujourd'hui. Cette centralisation forcée, ce déplacement de richesses culturelles hors de leur lieu d'origine soulèvent la réprobation générale, et bien sûr, en premier lieu, les protestations des victimes. Sans

vouloir prendre la défense de ce qui nous paraît aussi un abus, nous croyons néanmoins qu'il faut, pour être juste, se replacer dans le contexte de l'époque. Personne n'a été choqué que Bonaparte, au retour d'Égypte, rapporte un des deux obélisques de Louxor et l'installe sur une place parisienne où il est encore. Le musée du Louvre, le British Museum et bien d'autres regorgent d'œuvres d'art arrachées à leur pays d'origine, et il ne semble pas qu'on projette une modification de cet état de choses.

Dans la mission Prunelle, il s'agissait à la fois de centraliser la culture (optique abandonnée aujourd'hui) et de sauvegarder des chefs-d'œuvre en péril, objectif toujours actuel. Remarquons d'ailleurs que ces chefs-d'œuvre avaient souvent déjà beaucoup voyagé avant Prunelle : le psautier de Charlemagne qui venait de Bavière, l'évangélaire qui appartenait à une église de Troyes, la Bible de l'un des papes d'Avignon ; c'est à Dijon que Prunelle les a trouvés, dans la bibliothèque d'un riche magistrat. Il y a trouvé aussi, ô ironie ! des ouvrages languedociens et, en les ramenant à Montpellier, il opérait en quelque sorte un retour aux sources.

En tout état de cause, et sans préjuger de l'avenir, c'est actuellement à la Faculté de médecine de Montpellier que sont conservées ces richesses.